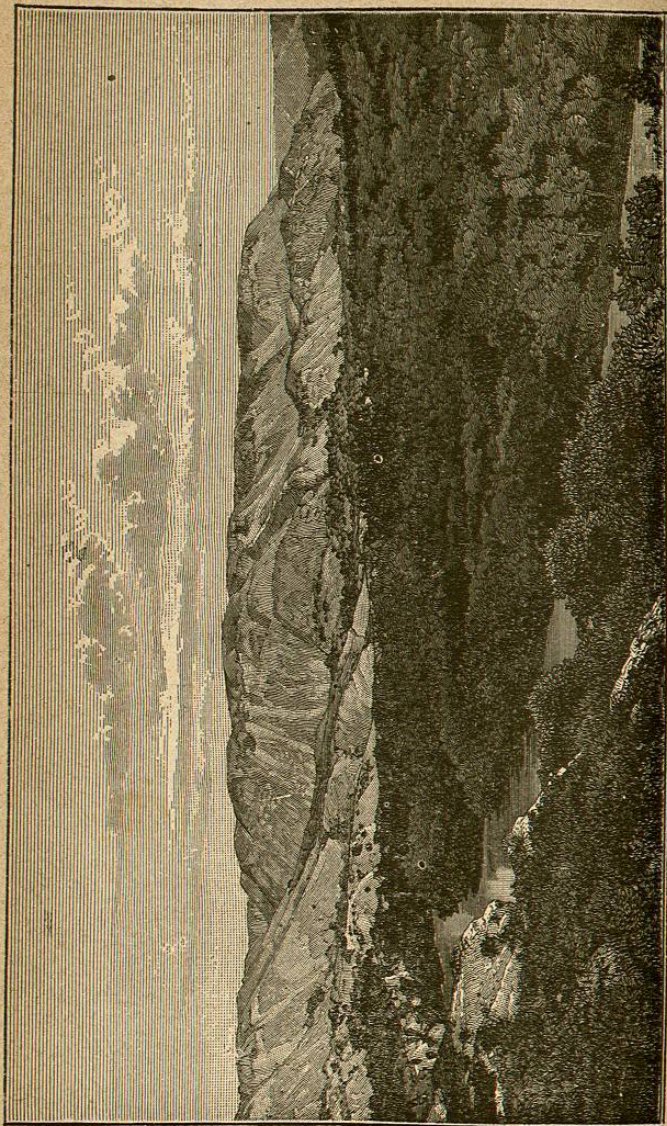


Jourdain, encaissé entre deux hautes rives. Il a trente mètres de large. Nous sommes à une heure environ de son embouchure. Le bord oriental du fleuve est formé par des assises régulières de terrains calcaires ou de dunes sablonneuses. L'autre, sur lequel nous nous trouvons, est couvert d'arbres dont la verdure, encore tendre, contraste singulièrement avec les montagnes arides et les sables que nous voyons de tous côtés. Les saules, les peupliers, les roseaux, entrelacés de vigoureuses lianes, forment des fourrés épais où se cachent les Arabes maraudeurs et les bêtes fauves. Le borith ou la saponaire, dont parle Jérémie, abonde dans ces parages. Le courant est rapide et répond bien à l'étymologie du mot Jourdain, qui vient de *yarad*, « descendre ». Tantôt il marque à travers les rochers sa marche précipitée, tantôt il semble couler lentement dans son lit élargi. Sa tranquillité apparente ne sert qu'à tromper les nageurs imprudents qui s'y aventurent. Ses eaux ne sont jamais limpides. Il paraît même que, prises ici, elles contiennent une partie des éléments chimiques, chlore, soude, magnésie, chaux, que l'on trouve bien plus abondants dans la mer Morte. Ceci suppose que toute la vallée du Ghôr a un sous-sol à peu près identique quant à la variété, sinon quant à la quantité, des sédiments qui le composent. Par des drainages répétés, les eaux du Jourdain s'imprègnent de ces dépôts chimiques et vont ainsi accroître la densité de la mer de Sel.

Vol. I, p. 285.



Vallée du Jourdain.

Le flacon qu'avait rempli M. Vigouroux s'est débouché de lui-même avec une violente explosion, et en répandant une forte odeur sulfureuse.

Quand les eaux sont basses, le fleuve devient guéable en plusieurs points. C'est ce qui explique l'absence de ponts sur un parcours de plus de cent cinquante kilomètres entre le lac de Génézareth et la mer Morte. Le seul qui existe est au-dessous de l'ancien Hiéromax. Ici trois gués se suivent à peu d'intervalle, de l'ouady Kefreïn à l'ouady Nimrin. Mais il ne faudrait pas songer à les traverser aujourd'hui.

Mes deux compagnons veulent corriger ou compléter leur bain de pieds pris à la mer Morte par une semblable expérience dans le Jourdain. Les bords sont si glissants et la vase si désagréable, qu'il faut à l'aide d'une corde les amarrer à un arbre et nous assurer ainsi qu'ils ne nous échapperont pas. Ce stratagème demeure même insuffisant, et nos Arabes doivent aller maintenir nos baigneurs dans le courant et les ramener sur la berge. J'entends bien, moi aussi, user de l'eau du fleuve sacré, mais ce sera dans des conditions moins périlleuses et avec plus de recueillement. On rit beaucoup de ma résolution, qui n'a rien d'héroïque, mais qui n'en est pas moins sage. Ne pouvant aller dignement à l'eau du Jourdain, puisque le terrain détrempé s'y oppose, je décide qu'elle viendra à moi, et je fais remplir trois gargoulettes qui me permettront de faire à l'hôtel, avec plus de calme et de propreté, toutes les ablutions pieuses que je

voudrai. Finalement je constate que nos messieurs ont surtout pris un bain de vase.

Cependant à côté de nous notre vénérable hongrois est prosterné la face contre terre. Avec des larmes d'enthousiasme, ce pieux vieillard répand son âme dans la plus ardente prière. Sa foi sincère et démonstrative nous émeut. La nôtre, plus réservée, n'en a pas moins de vénération pour ce site sacré, l'un des plus vénérables et les plus authentiques de la Terre Sainte. Il faut dire de lui, comme de la montagne des Oliviers, comme du lac de Génézareth : « Ces choses-là ne changent pas ! » Appuyé au tronc noueux d'un vieux saule et suivant d'un œil distrait les flots qui se succèdent, je laisse mon âme remonter le cours des siècles et retrouver un à un les grands souvenirs qui se rattachent à ces rives, à ces rochers, à ce fleuve.

C'est ici même que, faisant revivre, en les éclipsant tous, les vieux prophètes d'Israël, Jean-Baptiste attira les foules au bruit de ses austérités et de ses discours véhéments, impitoyables, inspirés. A tous, pharisiens, publicains, soldats, il prêchait la pénitence, le baptême et la rémission des péchés. Par-dessus la tête des multitudes, à l'incestueux Hérode il criait que, devant Dieu et sa loi immuable, les rois n'ont pas d'autres droits que les peuples : *Non licet*. Il y avait dans la vertu de cet homme quelque chose de sauvage qui était le ton véritable du judaïsme. La nation était fière de lui. Il convertissait en foudroyant.

Et quand l'agitation fut aussi profonde que gé-

nérale, quand l'aire fut prête pour trier la paille et le froment, Celui qui tenait le van dans la main pour apprécier la moisson, Celui qui devait baptiser dans l'esprit et le feu, descendit de Nazareth en Galilée. Comme le reste du peuple, il vint ici même demander le baptême, et lorsque Jean le baptisait Dieu cria sur sa tête : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Le Précurseur attendait depuis longtemps le signe céleste ; il le vit et le comprit. Sur cette terre même que nous foulons, le Messie fut par lui officiellement présenté à Israël. Il n'y a pas eu de moment plus solennel dans l'histoire évangélique. L'homme autorisé, le nouvel Élie, le dernier et le plus grand des prophètes, cria à son peuple en montrant Jésus : « Ce n'est plus moi qu'il faut regarder, c'est Lui. Je ne suis pas digne de délier sa chaussure. Voilà l'agneau de Dieu, celui qui porte les péchés du monde ! » En d'autres termes : « Voilà la Victime, voilà le Rédempteur, voilà le Messie ! » Ainsi finit, ici même, aux portes du désert où elle avait commencé, l'ancienne Alliance, et la nouvelle fut publiquement inaugurée dans la manifestation authentique du véritable Sauveur d'Israël.

Soit qu'il se sentit plus indépendant dans la Pérée, soit pour toute autre cause difficile à préciser, c'est sur l'autre rive du fleuve que Jean baptisait¹. De Béthanie du Jourdain, ou de Bétha-

¹ Jean, 1, 23-28; x, 40.

bara il ne demeure rien. Peut-être même ces deux noms, employés vulgairement l'un pour l'autre, n'ont-ils jamais indiqué un village, mais simplement le gué où passaient les voyageurs¹?

Notre repas est servi sur l'herbe, seulement le drogman a cru, dans sa sagesse, qu'il nous serait fort agréable de dîner au soleil. Ces braves gens mesurent le plaisir des autres à leurs propres plaisirs. Nous lui faisons entendre que, pour nous, l'ombre est plus appréciable qu'un soleil tropical. Une nuée d'oiseaux gazouille dans les arbres et donne un ravissant concert. Les effets de lumière, à travers la fraîche verdure des peupliers et la fleur rosée des tamaris, multiplient les charmes du paysage. Rien n'est plus délicieux que cette halte au bord de l'eau. Nous prenons le repas silencieux et recueillis. Notre âme est plus haut que la terre, et à chaque flot qui passe elle jette une de ses pensées.

En remontant à travers les taillis vers le nord, on atteint en peu de temps le point probable où Israël traversa miraculeusement le fleuve qui le sépare de la terre promise. Ce dut être encore un beau spectacle que ce peuple arrivant du désert et marchant à la conquête d'une patrie. Dieu siégeant sur l'Arche d'alliance, entre les chérubins, le précédait. Quand les prêtres descendirent dans le lit du fleuve, les eaux s'arrêtèrent, et Israël

¹ Une des étymologies de Béthanie et de Bethabara autorise cette explication. Voir *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 114.

passa à pied sec. Puis toute cette multitude de vieillards et de jeunes filles, de mères et de nouveau-nés, de prêtres et de lévites, de soldats et d'anciens du peuple, rendit grâces à Dieu. On dressa à Galgala douze pierres, et durant de longs siècles, quand les enfants demandaient à leurs pères : « Que signifient ces pierres ? » On leur répondait : « Israël a passé le Jourdain à pied sec. Elles sont là pour attester devant tous les peuples que la main de Dieu est puissante, et que nous devons nous-mêmes garder la crainte de Jéhovah notre Dieu. »

Ce lieu où un premier monument national et religieux fut élevé par les douze tribus a encore gardé son vieux nom : c'est Tell-Djeldjoul. Il est à une heure du Jourdain dans la direction de Jéricho. Un léger exhaussement de terrain nous l'indique, et, à travers champs, nos chevaux nous y conduisent. Un puits comblé y porte encore le nom de Birket-Djildjoulieh, et les monticules les plus rapprochés s'appellent Tellaïlat-Djildjoulieh. Des débris de mosaïque constatent qu'il y eut là une église, peut-être celle qu'avaient vue les pèlerins des VII^e et VIII^e siècles. Le christianisme aima toujours à honorer les grands souvenirs de l'ancienne loi partout où il les rencontrait. Ici la nation avait pris possession de la terre promise, et Jéhovah avait marqué ses droits et sa bienveillance sur la nation. Josué les scella solennellement dans le sang de la circoncision des Hébreux nés depuis le départ de l'Égypte. Je ramasse un fragment de silex qui a

peut-être servi à la mystique opération. Ici fut célébré l'anniversaire de l'indépendance reconquise et la fête de prise de possession de la patrie nouvelle.

La manne cessa de tomber, et le peuple mangea du blé, des pains sans levain et du grain rôti¹. Ici, comme autour de son premier foyer, vint se fortifier longtemps encore la vie nationale. D'ici partirent les premières expéditions guerrières, et ici elles vinrent se réorganiser auprès de l'Arche sainte, qui resta six ans à Galgala avant d'être transportée à Silo. Ici les juges d'Israël siégeaient au milieu des assemblées populaires. N'était-ce pas dans cette plaine que Josué avait vu l'homme debout, une épée nue à la main, disant : « Je suis le chef de l'armée d'Israël. Ote ta chaussure, le lieu que tu foules est saint ? » A Galgala la nation avait voulu un roi, et Dieu lui donna Saül. A Galgala, Samuel, qui l'avait sacré, prononça sa déchéance. Phénomène géologique étrange ! quand on se retourne vers le Jourdain, on croirait voir encore tout le peuple campé, après le passage du fleuve. D'innombrables monticules de sable se dressent, comme de blanches tentes, dans la plaine. Au fond du panorama, après la verte ligne du Jourdain, c'est la Pérée. Là Élie avait été enlevé sur un char de feu. C'est peut-être pour le faire plus visiblement revivre que Jean-Baptiste y avait établi le centre de son activité religieuse.

¹ Josué, v.

On dirait que, dans ces contrées d'au delà du fleuve, les populations mieux conservées des pasteurs de Galaad laissaient voir plus de ressort moral et plus de vertus naturelles que dans la Judée. En fait, nous constatons que la manifestation messianique y fut accueillie avec non moins de faveur qu'en Galilée. Là Jésus exerça son ministère évangélique depuis les fêtes de la Dédicace jusqu'au moment où la mort de Lazare l'appela à Béthanie. On sent que sur ces terres bénies il a parlé plus librement de la réprobation d'Israël et de l'indignité des pharisiens hypocrites. C'est aux auditoires de Pérée qu'il adresse les paraboles du grand festin, du figuier stérile, de la brebis égarée, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue, de l'économe infidèle, de Lazare et du mauvais riche, du pharisien et du publicain, discours miséricordieux qui disent la tendresse de Celui qui les prononçait et les dispositions favorables de ceux qui étaient dignes de les entendre. C'est par la Pérée qu'il revint, après sa retraite à Éphraïm, quand il dut entreprendre son dernier et fatal voyage à la Ville sainte. Il marchait seul en tête de la caravane apostolique, dans l'attitude du chef allant au combat. D'autres pèlerins montaient aussi aux fêtes pascales. Ils faisaient retentir l'air de leurs joyeux cantiques. Pour tous c'était la vie, pour Jésus c'était la mort. Il ne le cachait pas aux siens, qui se préoccupaient beaucoup plus des premières places dans le royaume futur que du sacrifice sanglant par lequel il devait être inauguré. Il

passa, pour aller au baptême du sang, là même où il avait demandé le baptême de l'eau. A partir du Jourdain, il prit, pour entrer à Jéricho, le chemin que nous suivons nous-mêmes.

Cette cité, au milieu de ses riches jardins, était alors grande et belle. Hérode en avait fait l'une de ses villes royales et y avait édifié de splendides palais dignes de recevoir ses amis et de porter même le nom des plus fidèles. Un amphithéâtre, un hippodrome l'avaient transformée en une cité toute mondaine, plus romaine que juive. L'ombrageux souverain y passa les derniers jours de sa vie et la rendit tristement célèbre par les meurtres qu'il y commit, non moins que par ceux qu'il avait projeté d'y commettre.

Au dire de Josèphe, la Jéricho d'Hérode n'était pas sur l'emplacement de la cité primitive¹. C'est à quelque distance de la fontaine d'Élisée qu'il faut chercher sa place, peut-être en suivant la montagne et en se rapprochant des rives du Kelt. Nous examinerons demain les ruines qui justifient cette supposition. Si elles indiquent le site de la ville hérodienne, le village actuel de Er-Riha correspond à la troisième Jéricho, qui succéda à la seconde, ruinée au temps du siège de Jérusalem. Chose assez étrange, Strabon² semble s'être fait de Jéricho moins l'idée d'une ville que celle d'une oasis arrosée d'innombrables ruisseaux et où, dans une

¹ B. J., iv, 8, 3.

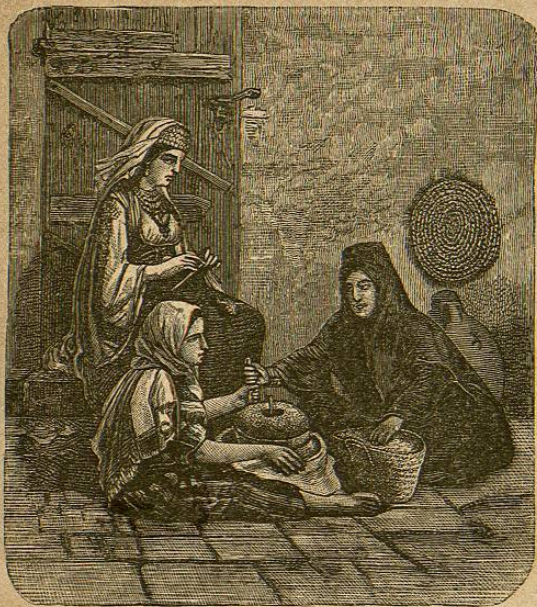
² Strabon, xvi, 2, 41.

forêt de palmiers, de baumiers et d'arbres choisis, des habitations pittoresques étaient agréablement bâties. Dans ce vaste et riche jardin de cent stades de long, il signale un château royal et un parc dit *du Baumier*. Le géographe grec n'a vu tout cela qu'à distance. Les indications de Josèphe doivent être préférées.

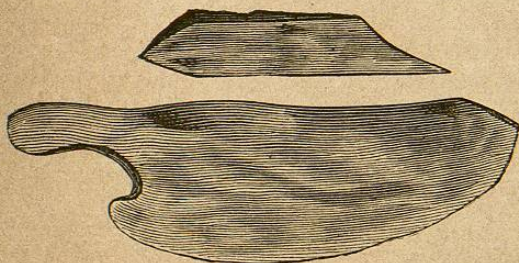
Malheureusement rien d'assez précis n'a été retrouvé pour nous aider à les mettre à profit. De l'amphithéâtre, du palais, de l'hippodrome il ne reste pas la moindre indication. La tour carrée près de laquelle nous passons, *Bordj-er-Riha*, qu'on désigne comme la maison tantôt de Zachée, tantôt de Rahab, remonte tout au plus aux Croisades. Cependant plusieurs de ses pierres de grand appareil semblent provenir d'une construction hérodiennne. C'est aujourd'hui le logement des bachibouzouks qui surveillent le village et le pays.

En guise de remparts, les habitants ont établi un cercle de broussailles sèches qui ne les protègent contre personne. Sans armée, sans lévites, sans trompettes, sans même le vouloir, le premier fumeur malavisé, en laissant tomber une allumette, peut détruire les fortifications de la Jéricho moderne. Nous ne souhaitons pas de voir un semblable incendie, qui dévorerait non seulement les remparts, mais la ville elle-même. Ces pauvres Bédouins vivent, en effet, sous des toits de branchages et de broussailles.

Pour examiner cette misère de plus près, nous remettons aux moukres nos montures, et nous allons



Femmes occupées à moudre le blé.



Couteaux de pierre de Galgala.

droit aux habitants de Jéricho. Leurs habitations sont en partie creusées dans la terre. Un amas de bois et de feuilles sèches, appuyé au dehors sur des piliers de bois, en constitue le prolongement ordinaire. Une cour fermée par des buissons en est le dernier et obligatoire appendice. Nous nous hasardons dans l'une d'elles. Au fond, sur le seuil du terrier, faut-il dire, deux femmes sont occupées à moudre du grain. L'occasion est bonne pour voir fonctionner la double meule des anciens. De tout temps elle fut si nécessaire à la vie de l'Orient, que, selon Moïse, l'accepter en gage même rien que dans sa partie supérieure, c'était prendre en gage la vie même de celui qui la livrait¹. Elle se compose de deux pierres rondes qui se superposent horizontalement. L'inférieure reste immobile, la supérieure (*pelach recheb*), ou meule courante, est mise en branle par deux femmes assises vis-à-vis l'une de l'autre et dont l'une répond aussitôt à l'impulsion de l'autre par un mouvement contraire, ce qui constitue le perpétuel va-et-vient par lequel le grain est réduit en farine. L'un de nous a-t-il l'œil du *jettatore*? C'est à craindre, car tandis que nous discutons en regardant, l'avant-corps de la hutte s'effondre sans autre avis. Heureusement nous étions à distance. Un tourbillon de poussière monte avec des cris sur cette ruine subite. Notre trouble est grand; il n'y a pas de mal. Femmes, enfants, bêtes de toute espèce sortent à travers les décom-

¹ Deuter., xxiv, 6.